

crate sans oser le dire, le Parti socialiste reste fidèle à une tradition et à une théorie marxistes qui ne correspondent plus ni à sa pratique politique ni à sa réalité sociale. Les intellectuels vivent particulièrement mal cette dichotomie, sous-jacente aux luttes tribales qui ont caractérisé le dernier congrès de Rennes. La direction du PS tente de réduire cette fracture en engageant une vaste consultation des intellectuels qui devrait déboucher sur la formulation d'un « nouveau projet socialiste ». La tâche est énorme, on le mesure à la gravité et à l'urgence de quelques-unes des questions affrontées lors de cette consultation : l'Etat-Nation a-t-il épuisé sa fécondité historique ? En période de consensus sur le libéralisme économique, où trouver l'énergie d'un nouveau projet démocratique ? Peut-on concevoir un grand dessein laïque qui ne se révèle pas d'essence religieuse ? Comment fonder l'espérance sans promesses aléatoires ? Tirer les leçons du démantèlement idéologique actuel entraîne, on le voit, à une révision déchirante de toutes les prémices. L'intellectuel est, d'abord, un héritier. Il trouve dans son berceau les machines à penser fournies par vingt-cinq siècles de civilisation. Aujourd'hui qu'une partie de l'héritage est partie au ruisseau, il n'est plus possible de bâtir l'avenir sans reconstruire d'abord les fondations. Pour le moment, quand les politiques en quête d'utopies de rechange s'adressent aux intellectuels, ils obtiennent pour toute réponse : « Il n'y a plus d'abonné au numéro que vous avez demandé. »

### La révolution démythifiée

Si 1989 est une date clé du processus d'agonie des intellectuels, c'est que s'y télescopent et s'y enrichissent, comme l'uranium dans une pile atomique, trois éléments : la gauche au pouvoir, l'effondrement du communisme et la célébration du bicentenaire de la Révolution. N'oublions pas que pour les bolcheviks 1917 s'est voulue fille de 89. Filiation généralement reconnue par l'intelligentsia et qui sacralisait aussi bien la Révolution française, demeurée, à cent trente ans de distance, un modèle opératoire, que la révolution soviétique, consacrée héritière légitime de l'évènement historique au départ de la France moderne. Or il y a vingt-cinq ans paraissait un livre, « La Révolution française », de François Furet et Denis Richet. Il remettait en cause la tradition historique française qui institutionnalisait la Révolution française comme mythe fondateur de la Nation, en oubliant sa complexité, ses échecs et ses crimes. A partir de là se sont développés des travaux distinguant la révolution des Droits de l'homme de la révolution de la Terreur, et montrant qu'en dépit de la coupure de 1789 la France du XIX<sup>e</sup> siècle restait héritière de l'Ancien Régime. Cette évolution arrive à son terme pendant les années 80, au moment où Soljenitsyne et les autres dissidents soviétiques font éclater cette autre vérité : 1917 est l'enfant de la Terreur de 1793, pas des Droits de l'homme de 1789. La gauche française avait négligé cette révolution des Droits de l'homme pour ne retenir que l'acte brutal qui avait éliminé la royauté absolue.

Extraordinaire blague de l'Histoire, accueillie par François Furet avec la jubilation que l'on devine (Le Débat, n° 57) : c'est l'intelligentsia du pays de 1917 qui contraint l'intelligentsia française à réformer sa vision de 1789. Et c'est à la gauche au pouvoir que revint en 1989 le périlleux honneur de célébrer le bicentenaire d'une Révolution qui reniait désormais tout le sang dont elle était tachée au moment même où la révolution soviétique, qui se réclamait de ce modèle, sombrait dans l'abîme. Le distrayant et folklorique défilé organisé par Jean-Paul Goude le 14 juillet 1989 en point d'orgue de cette commémoration symbolise par sa vacuité même le désengagement idéologique radical imposé par les circonstances.

Episode majeur ! Car il dépasse largement le succès du révisionnisme concernant la Révolution française. C'est le concept même de révolution qui se trouve démythifié à travers cette évolution. Concept qui constitue l'axe central de toute la pensée de gauche depuis des décennies. L'idéal révolutionnaire, la tradition révolutionnaire sont les références de base de l'engagement intellectuel. Privé d'utopie, comme de mythe, où trouver le carburant idéologique de nouvelles machines à penser ?

### Le structuralisme refoulé

Dans les années 50 se développe, parmi les sciences sociales, une discipline : la linguistique. Science du discours, elle en relève et analyse les structures. Féconde, la méthode contamine bientôt d'autres territoires. L'ethnographie (Lévi-Strauss), la sociologie (Bourdieu), la psychanalyse (Lacan) sont touchées en premier, puis l'histoire, le roman, la philosophie, la création artistique. Dans cet éclairage « structuraliste », l'homme : il n'est rien d'autre que le produit de structures qui le modèlent et le définissent. La société n'a plus besoin de l'homme : elle se transforme selon l'évolution de ses structures. L'histoire est un « procès sans sujet » (Althusser), le texte, « une chaîne signifiante » (Lacan), l'individu, « une machine désirante » (Deleuze et Guattari). Des structures, des chaînes, des machines : l'homme est bien expulsé d'un système qui devient totalitaire en ce sens qu'il menace de régir la totalité des modes de savoir et de pensée. Parallèlement, un autre courant philosophique influencé par Nietzsche et par Heidegger dénonce le recours à la morale et à la raison comme des valeurs universelles. Ces deux tendances souvent mêlées aboutissent à un anti-humanisme dé-

**1989, date clé du processus d'agonie des intellectuels pour trois raisons : la gauche au pouvoir, l'effondrement brutal du communisme, la célébration du bicentenaire de la Révolution.**

noncé par Luc Ferry et Alain Perraut dans leur livre « La pensée 68 ». Et soudain, démasqué, le mouvement reflue, comme s'il prenait conscience de l'extravagance de son ambition et de la perversité de ses perspectives finales. C'est aussi que l'heure n'est plus aux grands systèmes globalisants. Le recul du marxisme, la déchéance du communisme ont mis en question la validité des vastes théories messianiques qui prétendent tout dire, tout expliquer, tout prévoir du destin de l'homme et du monde.

La pensée se fait plus scientifique et intègre — comme les sciences — le possible, le hasard, le surgissement des catastrophes. S'il existe aujourd'hui une théorie du chaos, c'est que l'aléatoire et l'individuel doivent être pris en compte. Edgar Morin met en garde contre « les simplifications arrogantes ». François Jacob, s'agissant de génétique, met en doute toute certitude et parle des lois de l'évolution comme d'« un bricolage de la nature ». François Bourricaut analyse sérieusement cette notion de « bricolage idéologique », forme moderne de la pensée qui repose des systèmes totalitaires qui ont fait la loi une grande partie du siècle chez les intellectuels. Au-delà de cette limite, leur billet n'est plus valable.